

même ont senti ses libéralités. Le Roi de Prusse l'honora d'une estime singulière, & tous les Savans de l'Europe admirerent son zèle & ses talens.

Il avoit un génie conciliateur ; tous les Protestans l'aimoient, quoiqu'il leur dît souvent de bonnes vérités. Il est fâcheux qu'il ne nous ait pas laissé quelque ouvrage considérable, au lieu de n'écrire que des feuilles volantes. Il auroit grossi la Bibliothèque Bénédictine déjà si volumineuse, comme étant un des Membres les plus distingués de l'Ordre de S. Benoît, & il auroit enrichi l'Eglise de ses productions.

M. de Voltaire le regrettera, si les Poètes sont susceptibles d'amitié. Ils s'écrivoient amicalement ; le génie recherche le génie.

Pour moi qui n'ai que celui d'admirer les grands hommes, & de les regretter, je répands des pleurs sur le tombeau de notre illustre Cardinal : *Quando inveniemus parem* (1) ?

J'ai l'honneur d'être, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 13 Janvier 1755.

LETTRE LXXXV.

*A M. *** Peintre.*

TANT qu'il y aura, mon cher Monsieur, de l'expression dans vos tableaux, vous pourrez vous applaudir de vos ouvrages. C'est là ce qui en fait l'essence, & ce qui rend excusables bien des défauts

(1) Quand trouverons-nous son pareil ?

20 LETTRES DU PAPE

qu'on ne passeroit pas à un Peintre ordinaire.

J'ai parlé de vos talens à S. E. M. le Cardinal Porto-Carréro, & il vous recommandera en Espagne comme vous le desirez; mais rien ne vous fera mieux connoître que votre propre génie; il en faut pour être Peintre, comme pour être Poëte. Le Carrache n'eût rien fait malgré la fierté de son pinceau, s'il n'eût eu cette verve qui donne de l'enthousiasme & du feu.

On reconnoît dans ses tableaux une ame qui parle, qui échauffe, qui ravit. On croit devenir lui-même à force de l'admirer, & de se remplir de la vérité de ses images.

Que ce grand homme que vous avez choisi pour modèle, respire

CLÉMENT XIV. 21

en vous; & vous le ferez ensuite revivre sur la toile. Ne fussiez-vous que son ombre, vous mériterez d'être estimé; *l'ombre d'un grand homme a quelque réalité.*

La nature doit toujours être le point de vue de tout homme qui peint; & , pour la bien rendre, il ne faut point d'efforts. On devient gigantesque parmi les Peintres, comme parmi les Poëtes, lorsqu'on violente l'esprit pour composer. Quand la tête est organisée pour travailler un ouvrage, on se sent entraîné par une pente irrésistible, à prendre la plume ou le pinceau, & l'on se livre à son penchant; sans cela il n'y a ni expression, ni goût.

Rome est la véritable école où l'on peut se former; mais quelque

peine qu'on se donne, on fera toujours médiocre, à moins qu'on ne soit saisi d'un génie pittoresque.

Il est temps de me taire, attendu qu'un Consulteur du Saint-Office n'est pas un Peintre, & qu'on a tout à perdre, quand on parle de ce qu'on ne fait qu'imparfaitement.

Je suis, Monsieur, &c.

LETTRE LXXXVI.

A Monsignor *AYMALDI*.

Vous avez sujet, Monsignor, de vous étonner de l'heureuse alliance qui va désormais unir la Maison de Bourbon à celle d'Autriche. Il y a des prodiges dans la politique comme dans la nature ;

& Benoît XIV, en apprenant cette surprenante nouvelle, eut bien raison de s'écrier : *O admirabile commercium* (1) !

M. de Bernis s'est immortalisé par ce phénomène politique, comme ayant mieux vu les choses que le Cardinal de Richelieu.

Par ce moyen, nous n'aurons de guerres en Europe, que lorsqu'on fera las de la paix, & que le Roi de Prusse, toujours avide de gloire, ne cherchera plus à conquérir. Mais je vois la Pologne à sa bienséance ; & par la raison qu'un héros aussi vaillant qu'heureux, aime toujours à s'agrandir, il en prendra quelque jour une partie, ne fût-ce que

(1) O admirable union !

24 LETTRES DU PAPE
la seule ville de Dantzick. La Pologne elle-même donnera peut-être les mains à une telle révolution, en ne veillant point assez sur son propre pays, & en se livrant à mille différentes factions. L'esprit patriotique n'est plus assez fort chez les Polonois, pour qu'ils défendent leur pays aux dépens de leur propre vie. Ils sont trop souvent hors de chez eux, pour ne pas perdre l'esprit national: il n'y a que chez les Anglois que l'amour patriotique ne s'éteint jamais, parce qu'ils ont des principes.

L'Europe a toujours eu quelque Monarque belliqueux, jaloux de s'étendre & de cueillir des lauriers; tantôt Gustave, tantôt Sobieski, tantôt Louis-le-Grand, tantôt Frédéric. Les armes, beaucoup

CLÉMENT XIV. 25
coup plus que les talens ont aggrandi les Empires; parce qu'on a connu qu'il n'y a rien d'aussi énergique que la loi du plus fort: c'est l'*Ultima ratio Regum* (1).

Heureusement nous ne nous ressentons point ici de ces calamités. Tout y est dans la paix, & chacun en savoure délicieusement les fruits, comme je goûte éminemment le plaisir de vous assurer de toute mon estime & de tout mon attachement.

(1) La dernière raison des Rois.



 LETTRE LXXXVII.

A M. l'Abbe NICOLINI.

MONSIEUR,

J'ai été bien fâché de ne m'être pas trouvé au Couvent des SS. Apôtres, lorsque vous m'avez fait la grace de venir me voir avant votre départ. J'étois, hélas! sur les bords du Tibre, que les anciens Romains grossissoient comme leurs triomphes; & qui n'est qu'un fleuve ordinaire pour la longueur & pour la largeur.

C'est une promenade que j'aime singulièrement par les idées qu'elle m'inspire sur la grandeur & sur la décadence des Romains. Je me

rappelle le temps où ces fiers despotes enchaînoient l'univers, & où Rome avoit alors autant de Dieux que de vices & de passions.

Je retombe ensuite dans ma cellule, où je m'occupe de Rome Chrétienne, & où, quoique le dernier de la Maison de Dieu, je travaille pour son utilité; mais c'est un ouvrage à la tâche, & dès-lors presque toujours fastidieux; car en fait d'étude, l'homme n'aime ordinairement que ce qu'il fait librement.

Je n'ose vous parler de la mort de notre ami commun: c'est r'ouvrir une plaie trop sensible. J'arrivai trop tard pour recueillir ses dernières paroles. Il est regretté comme un de ces hommes rares,

28 LETTRES DU PAPE

qui valoit mieux que son siècle ,
& qui avoit toute la candeur des
premiers âges. On dit qu'il laisse
quelques morceaux de poésie ,
dignes des plus grands maîtres. Il
n'en avoit jamais parlé ; chose
d'autant plus extraordinaire, que
les Poètes ne font pas plus dis-
crets sur leurs écrits que sur leur
mérite.

Nous avons eu ici depuis quel-
que temps , un essaim de jeunes
François ; & vous devez croire
que je les ai vus avec beaucoup
de plaisir. Ma chambre n'étoit pas
assez grande pour les contenir ;
car ils m'ont tous fait la grace
de venir me voir ; & cela parce
qu'on leur avoit dit qu'il y avoit
un Religieux au Couvent des
SS. Apôtres, qui aimoit singulie-

CLÉMENT XIV. 29

rement la France & tout ce qui
en vient. Ils parlerent tous à la
fois ; & c'étoit exactement un
tremblement de terre qui me ré-
jouit beaucoup.

Ils n'aiment pas trop l'Italie,
parce qu'on n'y est pas encore
tout-à-fait à la Françoisise ; mais je
les ai consolés , en les assurant
qu'ils complèteroiènt un jour
cette métamorphose , & que j'é-
tois déjà moi-même plus qu'à de-
mi rendu.

J'ai l'honneur d'être , &c.

A Rome , ce 24 Juillet 1756.



LETTRE LXXXVIII.

A M. STUART, Gentilhomme
Ecoffois.

MONSIEUR,

Si vous ne vous ressentiez pas de la mobilité des flots qui vous environnent, je vous reprocherois vivement votre inconstance; car il n'est pas permis d'oublier un ancien ami qui vous est constamment attaché. Votre conduite me rappelle ce que j'ai pensé plusieurs fois, que les principales Nations de l'Europe ressemblent aux éléments.

L'Italien, d'après cette similitude, représente le feu, qui, toujours en action, s'enflamme & pétille; l'Allemand, la terre, qui,

malgré sa densité, produit de bons légumes & d'excellens fruits; le François, l'air, dont la subtilité ne laisse aucune trace; & l'Anglois, l'onde mobile qui change à chaque instant.

Un Ministre habile enchaîne avec adresse ces éléments dans l'occasion, ou les fait lutter les uns contre les autres, selon les intérêts de son maître. C'est ce que nous avons vu plus d'une fois, quand l'Europe étoit en combustion, & qu'on s'agitoit pour des torts réciproques.

La politique humaine brouille ou réconcilie selon ses intérêts, n'ayant rien de plus à cœur, que de dominer ou de s'aggrandir. La politique chrétienne au contraire, ignore l'art criminel de semer des

divisions, en prévît-elle les plus grands succès. Je ne fais aucun cas d'une politique sans équité; car c'est le Machiavélisme mis en action; mais j'ai l'idée la plus avantageuse d'une politique qui, tantôt tranquille, & tantôt agissante, se laisse gouverner par la prudence, médite, calcule, prévoit; & qui, après avoir rappelé le passé, réfléchit sur le présent, entrevoit l'avenir, rapproche ainsi tous les temps, pour rester dans l'inaction, ou pour agir.

Il est absolument nécessaire qu'un bon politique connoisse parfaitement l'Histoire & le siècle dans lequel il vit; qu'il sache à quel degré de force & d'esprit sont ceux qui paroissent sur la scène du monde; afin d'intimider, s'il y

a de la foiblesse; de résister, s'il y a du courage; d'en imposer, s'il y a de la témérité.

La connoissance des hommes, beaucoup mieux que celle des livres, est la science d'un bon politique; il importe exactement dans les affaires de connoître ceux qu'on doit mettre en action. Les uns ne sont bons que pour parler, les autres ont du courage pour agir; & tout consiste à ne pas s'y méprendre. Bien des politiques échouent, parce qu'ils placent mal leur confiance. On ne peut plus retenir un secret quand il est échappé; & il vaudroit encore mieux commettre une faute par une trop grande réserve, que par une imprudence: *Ce qu'on ne dit pas ne s'écrit point.*

La crainte d'être trahi, rend pusillanime celui qui a fait trop légèrement quelque ouverture de cœur. Il est des circonstances où il faut paroître tout dire, quoiqu'on ne dise rien, & savoir habilement faire prendre le change sans jamais trahir la vérité; car il n'est jamais permis de l'altérer.

Ce n'est pas foiblesse de plier lorsqu'on ne peut faire autrement; c'est sagesse. Tout dépend de bien connoître les momens & les esprits, & de prévoir à coup sûr l'impression que feroit une résistance dans une telle rencontre.

L'amour-propre fait souvent tort à la politique. On veut triompher d'un ennemi, lorsqu'on est poussé par le ressentiment; & l'on s'engage dans une mauvaise

affaire, sans en prévoir les suites.

On doit savoir secouer les passions, quand on veut mener les hommes, & n'opposer qu'une tête froide à ceux qui ont le plus de chaleur; ce qui nous fait dire communément que *la terre appartient aux flegmatiques.*

On déconcerte l'adversaire le plus impétueux, par une grande modération.

Nous aurions bien moins de querelles & bien moins de guerres dans l'univers, si l'on supputoit ce qu'il en coûte seulement pour se brouiller, & pour se battre. Il ne suffit pas d'avoir beaucoup de monde & d'argent à sa disposition; il faut encore savoir comment on les emploiera, & penser que les hazards ne sont pas tou-

jours entre les mains des plus forts. Nous n'avons depuis long-temps à Rome qu'une politique de temporisation, parce que nous sommes foibles, & que le cours des événemens est la plus heureuse ressource pour tirer d'embarras ceux qui ne peuvent résister. Mais, comme on connoît notre lenteur à nous déterminer, (& c'est aujourd'hui un secret que personne n'ignore,) il n'y a pas de mal, & il est même à propos qu'un Pape, de temps en temps, non pour des prétentions contestées, mais pour des choses justes, sache tenir ferme; sans cela, on seroit sûr d'opprimer les souverains Pontifes, toutes les fois qu'on les menaceroit.

Il y a des Nations qui ont malheureusement besoin de la guerre

pour devenir opulentes; d'autres pour qui elle est une ruine assurée. Et de tout cela je conclus qu'un Ministre qui profite habilement de ces circonstances, est vraiment un trésor, & que, lorsqu'un Souverain a eu le bonheur de le trouver, il doit le conserver malgré toutes les cabales.

Je viens de bégayer sur un sujet que vous savez beaucoup mieux que moi; mais une phrase en amène une autre, & insensiblement on ose parler de ce qu'on ignore.

C'est ainsi que se font les Lettres, on les commence sans prévoir tout ce qu'on y dira. L'ame, quand elle vient à se replier sur elle-même, s'étonne avec raison de sa fécondité. C'est une vive image de la production d'un mon-

38 LETTRES DU PAPE
de sorti du néant; car enfin notre
pensée qui n'existoit pas, éclot
tout-à-coup, & nous fait sentir
que la Création, comme le pré-
tendent certains Philosophes mo-
dernes, n'est réellement pas une
chose impossible. Je vous laisse
avec vous-même; vous y êtes beau-
coup mieux qu'avec moi. Adieu.

A Rome, ce 22 Août 1756.

LETTRE LXXXIX.

*Au R. P.***, nommé Confesseur
du Duc de***.*

QUELLE charge! quel fardeau!
mon très-cher ami. Est-ce pour
votre perte, est-ce pour votre
falut que la Providence vous a
pourvu d'un si redoutable emploi?

CLÉMENT XIV. 39

Cette idée doit vous faire trem-
bler.

Vous me demandez ce qu'il faut
faire pour le remplir? Etre un
Ange.

Tout est écueil, & tout est piège
pour le Confesseur d'un Souve-
rain, s'il n'a de la patience pour
attendre les momens de Dieu, de
la douceur pour compatir aux im-
perfections, de la fermeté pour
contenir les passions. Il doit être
plus qu'aucun autre rempli des
dons de l'Esprit-Saint, afin de ré-
pandre tantôt la crainte, tantôt
l'espérance, & toujours la lu-
mière. Il lui faut un zèle à toute
épreuve, & un esprit de justice
qui lui fasse balancer les intérêts
du peuple & du Souverain dont
il a la conduite.